

JE RECONNAIS

Je voudrais qu'écrire soit comme cela : laisser vivre librement la langue d'apprenant, vers l'autre qui l'allume avec sa vie, comme on allume un feu, lui laisser prendre chair entre nous, lui laisser le champ libre, n'en rien retenir, l'oublier et m'en aller ailleurs. Cette langue expose même quand c'est au loin qu'elle part. Sa gratuité dénude en s'en allant. Parfois je préfère m'habiller de langue utile, de langue avec objectifs et nécessités. Parfois je m'abrite dans une langue anonyme et justifiable et je n'en démords pas. Les blessures reçues dans cette ouverture-là sont si stupéfiantes, si longues à guérir. Ce n'est pas toujours l'heure de courir ce risque.

Ma voix seule est assez incertaine, assez fragile, assez organique pour être parcourue par la langue d'apprenant. J'aime lire à haute voix, je pourrais le faire des heures. Les mots deviennent vivants et me donnent à manger, cela ne peut se traduire. J'aime envoyer des mots dans les airs pour les oreilles lointaines et cachées des autres que je ne connais pas. J'aime que les mots partent en voyage avec le souffle, et moi avec. Je lui fais confiance, la plupart du temps, à ma voix, je prends appui sur elle. J'attends d'elle qu'elle m'emporte ailleurs, là où je ne sais pas encore. Là où la vie m'attend.

Vous aussi, vous avez reconnu ma voix.

Pendant des semaines je vous ai parlé, relayant votre femme à sa demande, effrayée par votre bouche qui restait ouverte en grand, effrayée par le bruit des machines qui vous maintenaient en vie, effrayée par votre peau nue qui coulait des draps et qui m'écoeurait, effrayée par votre corps massif et votre silence inamovible, buté, hermétique.

Je tenais ma bouche tout près de votre oreille, je fermais souvent les yeux pour avoir moins peur, ou ne regardais que la partie de votre visage la plus proche, je vous tenais la main et je laissais aller les mots qui venaient. C'est avec vous, toujours, que je finissais ma journée, puisque vous n'aviez pas d'horaire, ni de repas, ni de sommeil, ni de visite. La tentation était toujours très forte de rentrer plutôt chez moi, quelle différence cela ferait-il, de ne pas descendre dans ce service irrespirable, plein de vitres mais sans aucune fenêtre, où il fallait sonner pour entrer, qui me donnait toujours l'impression de basculer dans un monde souterrain, parallèle et inamical, où rien n'était comme là-haut, ni les règles, ni les odeurs, ni les bruits, ni les lumières – rien. Mon corps même en était changé et était assiégé par la peur irrationnelle d'être happé définitivement dans ce monde-ci, de ne pas parvenir à regagner la surface, à rejoindre la vie d'en haut.

Un jour, je suis revenue après un temps de congés. La situation avait changé : vous aviez réemménagé dans le monde d'en haut et votre corps réapprenait petit à petit à boire, à manger, à respirer, à digérer. Il y avait de nouveau une vraie fenêtre et elle aimait votre regard, comme si c'est de cela dont vous aviez le plus manqué : regarder dehors, le plus loin possible. Quand je suis entrée dans votre chambre, vacillante et maladroitement, un peu perdue, ne vous ayant fréquenté qu'endormi, désarçonnée face à vous si inconnu et si familier – était-ce la

première ou la vingtième fois que nous nous voyions ? comment compter ? -, votre regard n'a lâché la fenêtre qu'un instant à peine, le temps d'être parfaitement indifférent et je me suis découragée pour de bon. En bas, en haut, nous n'y arriverions jamais. Vous n'aviez pas encore rallié votre parole et je n'avais plus aucune envie d'aller vous chercher au fond de votre silence. Je me suis approchée poliment et je me suis présentée pour me donner le droit de vous quitter définitivement.

Mais vous avez reconnu ma voix. Cela ne peut se décrire. Ma voix, si bien élevée pourtant, si réticente, presque déjà partie, a soulevé d'un coup des montagnes de murs entre nous, a perforé votre absence pour étreindre directement votre cœur. Vous n'aviez pas encore regagné la décence, les tyrannies de la pudeur étaient encore hors de votre portée et vous avez tourné lentement votre visage vers moi, vous avez attrapé ma main et des larmes ont coulé, coulé, coulé de vos yeux sans plus s'arrêter. Puis vous avez produit des sons, des sons énormes, dans un effort surhumain pour parler, je ne comprenais rien mais j'étais retrouvée, moi aussi, j'apprenais qu'on se reconnaissait et dans le même temps j'apprenais qu'on s'était rencontrés et cela était suffisant.

Je suis revenue vous voir jusqu'à ce que vous regagniez votre maison et, même quand vous étiez entouré des vôtres, qui ne se lassaient pas de vous retrouver, vous interrompiez immédiatement tout ce qui avait lieu pour me saisir la main, et pleurer en me regardant.

Les superbes m'engluent de mensonge, [...]

leur cœur est épais comme la graisse.

Que m'advienne ta tendresse et je vivrai. Psaume 119(118), 69-70,77